

5. DE LA LITTÉRALITÉ

Je vais vous parler de ce que j'appelle la littéralité, d'une poétique ou d'une science de la lettre : les trois auteurs (Claude Royet-Journoud, Roger Giroux, Jørn H. Sværen) que je vais vous présenter peuvent être rattachés à cette mouvance qui a traversé l'écriture en France dans les années 1970-2020 sans donner son nom.

Si on cherche à dater plus finement, je dirais que « la naissance de la littéralité » s'est jouée sur un peu plus d'un semestre fin 1972 début 1973.

Il y a, cela dit, des antécédents à cette naissance (les poètes objectivistes américains qui ont préparé le terrain : Anne-Marie Albiach traduit « *A* » 9 (*première partie*), écrit par Louis Zukofsky dans les années 1940, en 1970 – elle-même publie son grand livre *État* en 1971. Edmond Jabès publie les sept volumes du *Livre des Questions* entre 1963 et 1973. Il y a le travail très singulier et très solitaire de Roger Giroux.

Il y a un paragraphe de Michel Foucault dans *Les mots et les choses* (paru en 1966) que je vous cite parce qu'il expose très précisément la possibilité du programme de recherche littéraliste, tel qu'il sera notamment engagé de son côté, et par ses moyens propres, par Roger Laporte. Ce paragraphe de Michel Foucault peut être considéré également comme un antécédent. Voici l'extrait :

« Est-ce que notre tâche à venir est de nous avancer vers un mode de pensée, inconnu jusqu'à présent dans notre culture, et qui permettrait de réfléchir à la fois, sans discontinuité ni contradiction, l'être de l'homme et l'être du langage ? – et dans ce cas, il faut conjurer, avec les plus grandes précautions, tout ce qui peut être retour naïf à la théorie classique du discours (retour dont la tentation, il faut bien le dire, est d'autant plus grande que nous sommes bien désarmés pour penser l'être scintillant mais abrupt du langage, alors que la vieille théorie de la représentation est là, toute constituée, qui nous offre un lieu où cet être pourra se loger et se dissoudre en un pur fonctionnement). Mais il se peut aussi que soit à jamais exclu le droit de penser à la fois l'être du langage et l'être de l'homme ; il se peut qu'il y ait là comme une ineffaçable béance (celle en laquelle justement nous existons et nous parlons), si bien qu'il faudrait renvoyer aux chimères toute anthropologie où il serait question de l'être du langage, toute conception du langage ou de la signification qui voudrait rejoindre, manifester et libérer l'être propre de l'homme. C'est peut-être là que s'enracine le choix philosophique le plus important de notre époque. Choix qui ne peut se faire que dans l'épreuve même d'une réflexion future. Car rien ne peut nous dire à l'avance de quel côté la voie est ouverte. La seule chose que nous sachions pour l'instant en toute certitude, c'est que jamais dans la culture occidentale l'être de l'homme et l'être du langage n'ont pu coexister et s'articuler l'un sur l'autre. Leur incompatibilité a été un des traits fondamentaux de notre pensée. »

La littéralité représenterait une voie parmi d'autres possibles dans le programme esquissé ici par Michel Foucault. Par malice je dirai : à l'intersection de ce que Michel Foucault nomme « l'être du langage » et « l'être de l'homme », il y a la lettre typographique, la

lettre de la littéralité, dont le programme pourrait être défini ainsi : Renverser l'ordre de la représentation en évitant « tout retour naïf à la théorie classique du discours » exactement comme l'annonçait Michel Foucault.

De cette mouvance, donc, qui n'a jamais dit son nom, et que j'appelle « littéralité », le chef de file serait Claude Royet-Journoud et l'acte de naissance la publication de son premier livre, *Le renversement*, chez Gallimard en septembre 1972. Le dernier chapitre de ce livre s'intitule « Le renversement des images » qui est une référence directe aux objectivistes américains et notamment à Louis Zukofsky qui cite dans un essai fameux intitulé *Un objectif* la loi d'optique qui fait qu'une lentille (dans l'objectif de l'appareil photo par exemple) ramène les rayons d'un objet à un foyer. « Le renversement des images » est également un phénomène d'optique photographique, qui fait que dans la chambre obscure l'image se renverse en n'entrant que par un seul point. Il est question donc d'une inversion des images, de leur renversement. Disant image on pense évidemment en poésie à la métaphore ou autres figures de style, qui sous-tend précisément le régime de la « représentation » au sens de Michel Foucault. Claude Royet-Journoud écrit dans *La poésie entière est préposition* : « Remplacer l'image par le *mot image* », qui est sensiblement la même chose, le même programme littéraliste que celui du « renversement des images », du renversement de l'ordre de la représentation.

À peine quelques mois avant la parution de *Le renversement* chez Gallimard, en juin 1972, paraît le premier numéro (en fait le deuxième) d'une revue dirigée par Claude Royet-Journoud et Anne-Marie Albiach. Le titre de la revue est le nom d'un village gallois : une gabegie de lettres comme manifeste de la littéralité. *LLANFAIRPWLLGWYNGYLLGOGERYCHWYRNDROBWLLLANTYSILIOGOGOGOCH*.

C'est dans cette revue qu'est publiée la « Feuille volante » de Roger Laporte, en août 1972, dont je vous cite *in extenso* le développement :

(Il s'agit d'un manifeste, en cinq points, pour ce qui est en train de s'inventer (Roger Laporte appelle cela : écriture, mais c'est pareil que ce que je nomme moi littéralité)) :

« 1°) Même si nous citions les noms des artistes, peu nombreux, qui ont aussi appartenu à leur temps, mais qui sont d'abord nos contemporains, voire nos devanciers ; même si par mégarde, on rangeait nos livres dans la Bibliothèque, si on les inscrivait, sous la rubrique ÉCRITURE, dans le répertoire des écoles littéraires, nos textes n'appartiendront pas à la littérature. Comment marquer cette *différence* ?

2°) Nous entendons non seulement opérer une transformation analogue à celle de la peinture abstraite par rapport à la figurative, mais nous attendons une mutation, nous provoquerons l'émergence d'un nouvel élément : écrire, si vital que Kafka, dans une lettre du 5-7-22, confiait à Max Brod : « L'existence de l'écrivain dépend vraiment de sa table de travail ; en fait il ne lui est jamais permis de s'en éloigner. »

3°) Il faut renverser le rapport vivre-écrire : Rousseau redouble sa vie en rédigeant ses « Confessions » tandis que la vie d'homme, voire la vie sociale, doit redoubler, amplifier, ou du moins accueillir cette écriture par laquelle elle sera « changée » (ce qui serait impossible si écrire ne mettait pas en scène une vie autre).

4°) Celui qui écrit appartient à ce monde *différent* puisqu'en explorant ses dimensions multiples et instables il est aussi à sa propre recherche, et pourtant il demeure égaré,

introuvable. Cette terre inhospitalière ne serait-elle pas cependant la patrie sauvage d'un nomade ?

5°) À ceux qui seraient tentés de répondre : OUI à la sollicitation de cette page, nous les assurons d'une vie, en dépit de tout, si *exaltante*, qu'ils n'auront jamais aucune véritable nostalgie de la vie ordinaire ; nous leur promettons du travail, un travail si démesuré que l'on meurt avant de l'avoir réellement commencé ; nous leur prédisons la gloire secrète d'une passion inutile, une vie cruelle au point de tarir toute larme, l'usure extrême, interminable de toutes leurs forces, une pauvreté qui jamais ne se démentira, car ce que l'on tente de soustraire, de dissimuler, est sans cesse disséminé par le vent du chemin.

Faut-il l'ajouter ? Si cette tâche pouvait être accomplie par un seul, cette page n'aurait pas été écrite. »¹

Dans la foulée de cette publication, très proches de Roger Laporte, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy publient chez Galilée (leur premier livre en collaboration, début janvier 1973) : *Le titre de la lettre* – au nom très bien choisi – et qui est une recherche sur Lacan et la place de la lettre (et donc du signifiant) dans sa théorie.

Enfin, dernier moment de « La naissance de la littéralité » la fondation d'Orange Export Ltd par Emmanuel Hocquard et Raquel dans le courant 1973. Le couple éditorial se procure du matériel typographique et imprime lui-même les livres de cette collection (au catalogue d'Orange Export Ltd on retrouve tous les auteurs cités précédemment : Roger Laporte, Roger Giroux, Anne-Marie Albiach, Claude Royet-Journoud, George Oppen (poète objectiviste américain), Philippe Lacoue-Labarthe, etc.).

Une littéralité à la lettre (avec caractères mobiles en plomb) si je puis dire. Et le renversement inhérent à cette technologie : nous composons à l'envers, donc en négatif, pour imprimer à l'endroit et obtenir le positif.

Tout cela aussi pour dire que cette mouvance qu'on peut appeler « littéralité » ou « science de la lettre », si elle est initiée par des poètes, déborde le champ de la poésie *stricto sensu*. On trouve des résonances des ces recherches en psychanalyse (Lacan²) ou en linguistique (Mitsou Ronat), en philosophie ou en arts appliqués (l'imprimerie d'Atelier, proche du collectif Change).

À propos de philosophie justement : par ironie, Paul Ricœur initie l'écriture dans la même période d'un gros volume passionnant intitulé *La métaphore vive*. On ne saurait trouver plus antinomique au programme de recherche littéraliste. Il faudrait retourner *La métaphore vive* en doigts de gant. Je rêverai d'un universitaire qui consacrera un gros livre à ce sujet, aussi gros que *La métaphore vive*, mais qui serait consacré à la littéralité. Ce serait passionnant et pluridisciplinaire à souhait. Ce livre éclairerait notamment d'une lumière neuve le nouage entre poésie et philosophie en France pendant le dernier xx^e siècle.

Mais ce livre éclairerait aussi la teneur politique de cette *mouvance* dont j'affirme qu'elle

1. Dans *L'Anagnoste*, Michèle Cohen-Halimi a proposé une étude importante de « Feuille volante » de Roger Laporte.

2. Jacques Lacan, « Variantes de la cure-type », *Écrits*, p.359 : « C'est pourquoi l'analyste doit aspirer à une telle maîtrise de sa parole qu'elle soit identique à son être ».

a « des bords invisibles » ou comme on le verra, qu'elle n'a pas de bords du tout. Comme je vous l'ai dit, cette mouvance que j'appelle littéralité n'a pas de nom. Cette absence de nom empêche déjà qu'on fédère les acteurs sous une enseigne commune. Ce n'est pas un collectif au sens où un collectif se définit de l'extérieur, par ce dont il s'exclut. Le signe du collectif, de l'intérieur, c'est « je », « tu » ou « nous autres » à l'exclusion de tous les autres pronoms personnels (« vous », « il », « elle », etc.) qui existent mais qui n'appartiennent pas au collectif. Ce n'est pas non plus un commun au sens de Pierre Dardot et de Christian Laval. Ni collectif ni commun, la teneur de cette mouvance aux bords invisibles, ou sans bords, serait à chercher dans l'ordre de ce que Sylvain Lazarus (grand lecteur d'Anne-Marie Albiach par ailleurs) appelle un « subjectif sans organisation » dans ce petit livre qui prend date de la situation que nous traversons actuellement : *Chronologies du présent* (La fabrique, 2022). Où Sylvain Lazarus tente de penser un rapport délié entre des personnes « je » et des personnes « il-elle » qui s'entre-prêtent leur rôle. Cette hypothèse fait aussitôt de Sylvain Lazarus, puisqu'il questionne le langage de cette façon, depuis sa position d'anthropologue et de militant politique, un membre de cette mouvance que j'essaie de vous décrire. Car il s'agit d'une mouvance d'acteurs autonomes, qui existe par adhésion à une conception du langage partagée.

Si vous voulez, la littéralité serait assez proche de ce qu'en science on appelle un programme de recherche (j'y reviens, j'ai parlé de « science de la lettre ») et, en ce sens, tout à fait le contraire d'une avant-garde artistique proclamée comme a pu l'être le Surréalisme, avec les figures autoritaires du commandement : Breton, Aragon, les exclusions de membres qui n'ont jamais cessé, et les manifestes : Le Surréalisme au service de la Révolution. À l'opposé des manifestes et des avant-gardes, le programme de recherche dont je vous parle trouve sa consistance et sa forme dans des catalogues d'éditeurs, qui sont la meilleure manifestation de son existence – car c'est une manifestation toujours ponctuelle. Chaque auteur, chaque lecteur peut se positionner par rapport à cette conception du langage partagée, à cette littéralité, adhère ou n'adhère pas, à sa convenance. Et c'est compte tenu de la place éminente laissée au lecteur dans le dispositif (*l'espace entre l'écrivain et le livre que le lecteur est appelé à combler*, pour paraphraser Edmond Jabès) que je peux affirmer que cette mouvance a des bords invisibles ou n'a pas de bords du tout. Cette absence de bords est la très grande force du programme de recherche « littéraliste » ; c'est son originalité politique.

J'en viens maintenant aux livres de cet automne.

Donc *La poésie entière est préposition* où on lit « Remplacer l'image par le *mot* image. » Qui est le manifeste de la littéralité comme renversement des images.

Ou encore cette note : « Ce qui fait problème, c'est la littéralité (et non la métaphore). C'est mesurer la langue dans ses unités "minimales" de sens. Pour moi, le vers d'Eluard "La terre est bleue comme une orange" est épuisable, c'est-à-dire s'annule par son surcroît de sens, tandis que, par exemple, "Le mur du fond est un mur de chaux" de Marcelin Pleynet reste et restera, je crois, pour son exactitude même et dans son contexte bien sûr, paradoxalement, infixable quant au sens, donc porteur d'une fiction constante pour chacun. »

La première édition date de 2007, juste après la soutenance de ma thèse sur Claude Royet-Journoud. Réédition à l'identique en 2009. Troisième édition augmentée en 2023.

2007 coïncide avec la parution de *Théorie des prépositions* le premier livre de Claude

Royet-Journoud chez P.O.L (*La poésie entière est préposition* et *Théorie des prépositions* ont paru à un mois d'intervalle en librairie) à quoi a succédé en 2008 un numéro de CCP (*Cahier Critique de Poésie*) du cipM où nous avons consacré un dossier à Claude Royet-Journoud ; Claude m'a accordé l'entretien qui est ajouté dans la nouvelle édition augmentée. En 2009 j'ai publié *Kardia* dans la collection agrafée, le livre est épuisé, il est repris dans *La Finitude des corps simples* (deuxième livre de Claude Royet-Journoud chez P.O.L). Puis j'ai publié quasi tout ce qu'a écrit Claude Royet-Journoud depuis lors dans la revue de Jean Daive *K.O.S.H.K.O.N.O.N.G.* (dont je vous fais remarquer que les lettres du nom sont séparées par des points ; c'est par ailleurs le nom du lac auprès duquel vivait Lorine Niedecker qui est rattachée au mouvement objectiviste américain ; *K.O.S.H.K.O.N.O.N.G.* se veut donc encore une publication liée au programme de recherche littéraliste, et ce, dès l'épellation de son titre). Dans le premier numéro de sa revue intitulée *Brille-Babil, revue de l'essai*, Jean Daive a publié un nouveau chapitre de notes de Claude Royet-Journoud.

La poésie entière est préposition, nouvelle édition augmentée rassemble donc ces deux nouvelles séquences, l'entretien de 2008 et le nouveau chapitre de notes, et le livre double de volume.

La poésie entière est préposition est le « système latéral » de l'œuvre de Claude Royet-Journoud, son art poétique. Claude n'est pas très enclin à s'expliquer sur sa démarche, du coup ce livre est vraiment indispensable pour comprendre son travail.

Un nouvelle note pour conclure : « Ma science ne peut-être qu'une science de pointillés. Je n'ai ni le temps ni les moyens de tracer une ligne continue. (Marcel Jousse.) »

On passe maintenant à la réédition à l'identique de *Journal d'un Poème* de Roger Giroux, dans l'édition de Jean Daive. Il n'y a pas deux Roger Giroux l'un qui écrit *L'arbre le temps* (d'une grande pureté et d'un grand classicisme) et l'autre qui écrit *Journal d'un Poème*, c'est la même personne. Roger Giroux a écrit un livre parfait au tout début de sa carrière *L'arbre le temps* et que faire ensuite ? Eh bien tout dynamiter, tout faire exploser. Jusqu'à trouver le dur de la lettre.

Si on reprend l'opposition de Michel Foucault entre « l'être du langage » et « l'être de l'homme » eh bien je dirai qu'à la croisée il y a le nom propre. Cette interrogation n'a jamais quitté Roger Giroux : je vous cite les premières lignes de *L'arbre le temps* : « J'étais l'objet d'une question qui ne m'appartenait. Elle était là, ne se posait, m'appelait par mon nom, doucement, pour ne pas m'apeurer... » Dans ces deux première phrases, il y a le thème de la « question », et il y a le thème du « nom ». On retrouve tous ces éléments dans *Journal d'un Poème*. La question commence par s'abrévier en « est-ce » (est-ce que?) puis elle se sténographie dans la lettre « S » qui est une sorte de point d'interrogation inversé. La question du nom se pose sur cette double page dont je vous ai fait la photocopie : Roger Giroux est en train de chercher des mots en « S » et il va trouver, par sérendipité si je puis dire, autre chose : le fait que dans « interroger » il y a le nom « Roger ». Puis toute une réflexion s'ensuit sur le pronom « Je » et le rapport de « S » et de « Je ».

rien à faire, pas-mèche
un mot qui n'a pas d'S
et qui, en somme, n'a
plutôt rien à faire ici.

Donc amour. Proposition : comment faire l'amour avec S, point d'interrogation. (Car, en ee pays, tout commencee et tout finit par des questions.) Telle est (donc) la question [lae...]
mais ne va-t-elle pas tomber dans le lae-s lacS, ce joli,
ce (dirai-je?) poétique contre-SenS, point d'interrogation⁽¹⁾.

Le danger serait,
bien entendu, de S'en-liser (qui, S, peut-on inter-

⁽¹⁾ on verra plus loin la raiSon
interne de cette apparente afféterie.
Car nous avons, déjà, notre petite idée.
suivons

roger. Réponse : texte, auteur, lecteur, c'est tout un. Pour ne rien dire de la perplexité de l'éditeur ici concerné; certes, il me fait confiance, mais jusques à un certain point, au delà duquel il commence à – et peut-être, hélas, finit de – s'interroger) dans une rhétorique broussailleuse, où nos s se trouveraient vite trop enfouis sous trop de lianes et de ronces verbales vers Bâle où les cloches sonnèrent si l'on en croit cet art à gonds

Et ce

l' S pris

l' S prie?

§ ?

		inspir. expr.
		déroulement-enroulement
		hors-dans
		extériorité-int.
	La connaissance – être	
	etc.	Sein (all.)
	Soleil-copule	germ.
Sein	Sun	Sonne
		Sol(e)
da	Sein	le Soleil
	Sein	Sonne
womb		le glas(s)
	vers le	8 ∞
See	germ all	onde
	angl.	
		S m'interroge
S	→	JE

Je vous relis la première phrase de *L'arbre le temps* : « J'étais l'objet d'une question qui ne m'appartenait. Elle était là, ne se posait, m'appelait par mon nom, doucement, pour ne pas m'apeurer... »

Donc il n'y a qu'un seul Roger Giroux qui travaille à fonds perdu et joue sa vie (qui a été brève, il est mort avant la cinquantaine) sur quelques lettres. Ce n'est pas un jeu formel, c'est la vie brûlante, c'est la littéralité. Au sens où Zukofsky (poète objectiviste américain) pouvait écrire : « ces mots sont ma vie ». Roger Giroux dirait « ces lettres sont ma vie ».

Pour résumer, à la fin du livre, dans une note, j'ai écrit : « L'écriture manuscrite de Roger Giroux, majestueuse, est en quatre couleurs. L'écriture est cursive, se générant au jour le jour par l'effet de sa relecture ; mais, obéissant également aux lois d'une logique autre, progresse en se dépouillant : par sténographie puis déclinaison de ses lettres-thèmes (R, S, X) jusqu'au silence de l'anonymat. »

Eh bien, si on y prête attention, on s'aperçoit que cette logique était déjà à l'œuvre dans *L'arbre le temps*, tout pareil. Il suffit maintenant d'ajouter à la succession *L'arbre le temps* et *Journal d'un Poème* le livre intitulé *Lieu-Je* et on a quasi tout Giroux, l'énigme Roger Giroux. Littéraliste hors pair ; littéraliste solitaire mais toujours lecteur de ses jeunes contemporains : Jean Daive, Anne-Marie Albiach et Claude Royet-Journoud.

Et c'est cette littéralité que continue d'explorer en Norvège quelqu'un comme Jørn H. Sværen, traducteur de Claude Royet-Journoud et d'Emmanuel Hocquard, de Victoria Xardel et de Marie de Quatrebarbes. Jørn est un peu mon alter ego. Claude s'amuse à nous appeler le Pesty norvégien et le Sværen français, respectivement. Nous avons tout de même bien conscience que le programme de recherche littéraliste est clos (la dernière fonderie de caractères en plomb a fermé en décembre 2021, ç'a été, symboliquement, le coup de grâce). Je suis né en août 1972 (en plein dans la période que je vous ai décrite). Mais ça ne nous empêchera pas (Jørn, quelques amis suédois, français ou autres) de continuer le travail et de promouvoir les jeunes auteurs qui se réclameront encore de ce programme de recherche pour le faire évoluer dans une direction qui n'est pas encore prévisible (je pense à Émilien Chesnot, notamment, qui est en train de travailler dans cette direction. Ou à Pauline von Aesch).

Jørn, donc, a une fascination pour l'Angleterre – son premier livre s'appelait *Reine d'Angleterre*, celui-ci s'appelle *Musée britannique* (British Museum en anglais). Il a fait une revue qui s'appelait *Den engleske kanal* (c'est le nom de la Manche en norvégien).

Jørn est avec J.H. Prynne (poète littéraliste anglais, admirateur d'Anne-Marie Albiach et ami de Claude Royet-Journoud, appartenant à la même génération qu'eux) notre homologue pour ce que j'ai appelé (empruntant à Emmanuel Hocquard son titre) « Un bureau sur la Mer du Nord », qui serait une tentative de réaxer notre recherche vers le nord de l'Europe.

Jørn devrait venir en France en novembre, nous réfléchissons à un déplacement de Strasbourg (à l'Université où enseigne Emmanuel Reymond son traducteur) à Marseille (où je suis en train de prévoir un événement à l'Alcazar, la grande bibliothèque) et à Paris.

J'ai choisi comme extrait de *Musée britannique* le chapitre qui s'intitule « Mots et actes ».

Vous verrez comment en racontant l'histoire de certaines phrases de ses livres Jørn s'affilie à la mouvance littéraliste. Vous trouverez également sur mon site un « bulletin » où Jørn raconte comment il écrit.